

J'avais décidé que mon nom serait Sacha Sperling et que ma vie serait éclatante et spectaculaire.

J'avais compris que la seule manière d'exister était de devenir quelqu'un d'autre.

J'avais écrit un livre.

Le livre avait été un succès.

Il avait été traduit dans des langues que je ne parlais pas.

Pendant deux ans, les éditions étrangères se sont accumulées dans ma bibliothèque. Sur certaines, il y avait mon visage, sur d'autres, de jeunes garçons asiatiques dans des poses lascives. La plupart des couvertures ressemblaient aux affiches anti-tabac collées aux murs des infirmeries dans les écoles.

Le livre était simple. C'était un assemblage de vignettes relatant l'année scolaire d'un adolescent à la dérive, amoureux de son meilleur copain. Un garçon de quatorze ans racontant de manière quasi

mécanique le mode de vie dissolu de sa bande d'amis. Le livre comportait certains passages qualifiés plus tard de « déroutants », de « trash » ou d'« ultra violents ». (Un chapitre mettant en scène une jeune fille de treize ans au cœur d'une partie à trois avait particulièrement marqué les lecteurs. Il y avait aussi l'orgie dans la suite d'un palace, le week-end à Eurodisney sous Xanax, une conversation à propos d'un homme immolé, etc.) C'était le tableau d'une jeunesse lobotomisée, passive et ravie. Le portrait de gamins blasés durant les années Sarkozy, errant de fast-food en fast-food, de plaisir facile en plaisir rapide, dans une sorte de semi-coma. En un quart d'heure (je devrais écrire « pour un quart d'heure »), j'étais devenu une petite vedette littéraire. En un quart d'heure, les choses se passaient comme dans mon rêve. On voulait me rencontrer, m'interviewer. Il y avait des photos de moi en jean dans le Elle, en t-shirt déchiré au Grand Journal, avec mes Nike dans L'Express. Les titres des articles étaient « Bonjour mélancolie » ou « Un monstre de Sacha ». Il y avait des images de moi et mes amis très cool, à ma soirée très cool, dans la très cool piscine du Costes, filmés par la très cool émission Paris Dernière. On me posait des questions au téléphone, dans des cafés. Et moi je disais des choses comme : « C'est une chance extraordinaire », ou bien : « C'est un luxe immense de pouvoir écrire. » Je n'arrêtais pas de répéter des conneries comme ça. Aujourd'hui, je

pense à mille autres phrases tout aussi peu sincères, mais bien plus originales. À l'époque, je ne cherchais pas à être original. À l'époque, je voulais simplement « continuer d'avoir la chance de rencontrer des gens formidables ». J'avais écrit toutes ces choses tellement choquantes, tellement vulgaires, et mes réponses étaient si propres et si lisses qu'elles brouillaient les pistes. La vérité c'est que je me foutais des questions autant que des réponses. Je restais simplement fasciné par cette vapeur dorée et malsaine qui semblait flotter dans le sillage de ma séduction.

C'est ainsi que je suis devenu l'écrivain préféré de ta petite sœur.

Je me rappelle mon éditrice :

« Vous vous rendez compte, Sacha, ils en commandent mille par jour !

Et c'est beaucoup ? »

J'avais décidé que mon nom serait Sacha Sperling, que ma vie serait éclatante et spectaculaire. Cette décision, je l'avais prise entre deux gorgées de jus d'orange. Un matin, j'ai décidé de changer de nom, et puis je suis allé me brosser les dents.

J'avais dix-huit ans, l'air d'en avoir treize.

J'avais décidé qu'il fallait devenir quelqu'un, vite. Il fallait exister. Parce que d'un côté, il y avait l'enfance noueuse, l'ombre, la frustration, et de l'autre, une infinité de routes illuminées. Des réverbères, des étoiles, peu m'importait... Il y avait quelque chose qui ressemblait à de la lumière.

D'un côté, il y avait l'interminable attente, de l'autre, tous ces gens prêts à m'aimer.

Mais au bout d'un moment, ma vie n'a plus été ni éclatante ni spectaculaire. Au bout d'un moment, les lumières se sont éteintes et il n'y a plus eu personne pour m'aimer. En un clin d'œil, il ne restait plus rien d'autre que des journalistes et des animateurs, intrigués, agacés ou agressifs autant que je l'avais été dans mon livre, et leur intérêt ressemblait de plus en plus à du mépris. Car, plus encore que le récit des fêtes, au-delà de l'abécédaire des substances illicites, ce qui avait dérouté les lecteurs, c'était l'apathie profonde avec laquelle le narrateur du livre semblait observer le monde se consumer autour de lui. Comment pouvait-il être témoin de tout ça sans réagir ? Comment pouvait-il être si jeune ? C'était ça que l'on commençait à me reprocher. Comme si j'en avais rajouté. Comme s'il s'était agi d'une surenchère. Mais à dix-huit ans, on ne fait pas le choix de se dévoiler. J'étais bien trop jeune pour réaliser l'impudeur qu'il faut pour écrire. Je n'avais pas de filtre. C'est pourquoi il y avait dans le livre quelque chose d'affreusement sincère qui excitait les gamines et faisait peur à leurs parents. Le lundi j'étais un écrivain prometteur, le mercredi, l'imbécile marionnette d'un coup médiatique, le vendredi ça n'avait plus d'importance, parce que le livre se vendait et que c'était la seule chose qui ne variait pas, semaine après semaine.

Pendant plus d'un an, ils avaient mis une photo de moi dans le Virgin mégastore. Depuis les Champs-Élysées, on pouvait voir ma tête à l'intérieur du magasin. Avec mes yeux qui semblaient vous regarder droit dans l'estomac. L'affiche était restée là pendant un temps qui m'avait semblé anormalement long. Rien ne justifiait qu'elle restât aussi longtemps. Je pense que les employés du Virgin avaient simplement oublié de l'enlever. Alors chaque fois que je me promenais entre le Monoprix et le Quiksilver, je croisais Sacha Sperling, et son regard disait : « Ça y est, on y est arrivés ! On existe ! C'est ça qu'on voulait. Regarde comme le chemin est lumineux maintenant. Tu l'as réalisé ton rêve, bordel ! Regarde-nous ! Alors, viens pas tout gâcher avec tes humeurs ! Tu voulais ta gueule en immense, eh ben voilà ! T'es servi, mon pote ! »

Et je regardais ce type plutôt mignon, légèrement antipathique, avec son petit sourire en coin. Et chaque fois que je passais devant lui, il me souriait. Et plus je le regardais, plus ce sourire me faisait peur. Parce que ce n'était pas le mien. Ce n'était plus moi sur la photo. C'était lui. Lui qui était content et qui voulait que rien ne s'arrête. Lui et son air de bête rassasiée. Lui, le petit garçon invisible, grimé en adulte, avec cet air mauvais des enfants le lendemain de Noël. J'avais voulu ma part d'éternité, ma tête en grand, et pourtant,

c'était lui que je voyais sur l'affiche. Moi, je n'étais plus là. Dans le cockpit, un jeune homme ambitieux me hurlait d'ouvrir les yeux. Il me disait : « Surtout ne t'arrête pas. Surtout rappelle-toi que tu es content, que c'est ça que tu veux. » Mais cette voix était de plus en plus faible, lunaire, lointaine comme l'enfance. Cette voix, j'ai commencé par la mépriser, et puis j'ai fini par l'ignorer complètement. Je roulais à 200 km/h dans une auto flamboyante neuve, rutilante, bruyante, tout dans la carlingue, rien dans le moteur, et je voulais me jeter hors de la voiture. On me parlait de Sagan. Sagan, figée dans la laque et la poudre dorée. Sagan si seule. Ce fantôme que tous auront croisé sans jamais le voir. Et moi, petit Sacha Sperling de rien du tout, ersatz involontaire, éclat de quartz médiatique. « Vous êtes très Beigbeder, très Ellis, très Minou Drouet, très Minnie Mouse. Vous avez lu Mort à Venise ? Larry Clark ? Est-ce que cet imper est un clin d'œil à Houellebecq ? Votre coupe ressemble à celle de Zeller ? Êtes-vous gay ? Est-ce un genre ? Quel est votre accessoire fétiche ? Votre livre préféré ? QUI ÊTES-VOUS ? »

Ça sentait le soufre. J'avais la bonne tête, le bon livre. Tiercé gagnant. Quinte flush. Et je n'en pouvais plus.

J'avais compris que la seule manière pour moi d'exister était de devenir quelqu'un d'autre.

J'avais écrit un livre.

Le livre avait été un succès.

Il avait été traduit dans des langues que je ne parlais pas.

Un jour, ils ont retiré l'affiche du Virgin mégastore. Un jour, je suis passé devant les immenses portes de cette ancienne banque, et ma photo n'était plus là.

Il n'y avait plus le regard de Sacha Sperling.

Il avait... disparu.